

Jean Dutourd
Mémoires
de Mary Watson

Flammarion

Extrait de la publication

mémoires de mary watson

On a tout dit du Dr Watson, l'ami et l'historiographe de Sherlock Holmes. Tout sauf une chose évidente : que c'était un écrivain de génie. Il avait très exactement le génie de Conan Doyle. C'était un romancier de premier ordre, dont les récits ont un charme et une rigueur uniques. Que serait Sherlock Holmes sans lui ? Il l'a créé. Il en a fait un héros fabuleux comme Achille ou Don Quichotte. Savait-on que Holmes s'appelait en réalité Jeremy de son prénom ? C'est Watson qui a trouvé Sherlock.

A l'occasion d'une des enquêtes de son ami, il rencontre une jeune fille délicieuse, Mary Morstan, qui le voit tel qu'il est : beau, jeune, gentil, modeste, tout lumineux d'intelligence. Elle en tombe amoureuse, elle l'épouse.

Dans ses *Mémoires*, elle raconte une foule d'aventures, et elle peint beaucoup de personnages qu'elle a connus : Oscar Wilde, entre autres, le professeur Moriarty, Mallarmé, Verlaine, Mrs Forrester qui a aimé Napoléon III et Holmes bien sûr, qui démêle de formidables énigmes.

Car ceci est un roman d'aventures, presque digne de ceux que Watson a composés, et peut-être avec quelque chose d'autre.

**MÉMOIRES
DE
MARY WATSON**

JEAN DUTOURD
de l'Académie française

MÉMOIRES
DE
MARY WATSON

roman

FLAMMARION

Il a été tiré de cet ouvrage ·

DOUZE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE
DONT DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A 10
UN EXEMPLAIRE, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉ I
ET UN EXEMPLAIRE POUR L'AUTEUR.

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 11 A 30
ET CINQ EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE III A VII

TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS A L'AUTEUR, IMPRIMÉS NOMINATIVEMENT

Le tout constituant l'édition originale.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion. 1980

Printed in France

ISBN : 9782081312241

Pauca meae

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

*L'éventail de Mrs Forrester — M. Wilde et M. Whistler —
Toute l'Europe dans un salon — Un muffin au breakfast*

En 1888, j'étais bien vieille, mais jolie pourtant. Jusqu'à l'année précédente, j'avais espéré un mari. Comment? Pourquoi? Peut-être par bonne santé. Et puis, il y a des destins qui révoltent. On se dit : moi, devenir cela! Je pensais : moi, vieille fille, ce n'est pas possible! Des vieilles filles j'en voyais des dizaines, des centaines. C'était comme une corporation dans Londres, un petit peuple assez gai, mais de la gaieté dérisoire des gens inconscients de leur malheur, ou qui l'ont si bien accepté qu'ils ne le sentent plus. Moi, ce malheur me sautait aux yeux : passer une vie entière toute seule, ne connaissant l'amour, la jalousie, la maternité, le désespoir que par oui-dire, finissant comme un vieil enfant qui n'a rien vu, rien su, quelle horreur! Il n'était pas possible que cela fût mon lot, à moi la petite Mary qui sentais tant de fourmillements dans mon corps et dans ma tête. Non, non, je n'étais pas faite pour être rejetée avec ces lépreuses.

Telles étaient mes idées, ou plutôt mes rêveries. Et voilà qu'un jour, un matin, je m'aperçois avec stupeur que j'ai accepté d'être vieille fille. Le matin précédent, j'étais encore une jeune fille, c'est-à-dire un être violent et un peu fou, picoté par toutes sortes de présomptions, d'ambitions, d'impatiences, de révoltes. Ce matin-là, je n'étais plus rien de pareil. La jeune fille était tombée comme une peau de

serpent. Dans les romans, on voit souvent une femme sortant d'un évanouissement qui s'écrie : « Où suis-je ? » J'aurais pu le dire aussi : je ne me reconnaissais pas, je ne reconnaissais plus rien. Je ne désirais rien. J'étais calme comme une vieille femme. Cela va passer, pensais-je. C'est trop triste ! Je suis morte. Je dors encore. Dans un moment je vais me remettre à vivre, je vais retrouver tout ce qui m'agite, tout ce qui me fait mal, et qui est si bon ! Mais les moments se succédaient et je continuais d'être morte.

Mon esprit était absorbé par le geste de Mrs Forrester lorsqu'elle ferme son éventail d'un coup sec, en le frappant dans la paume de sa main gauche. Je me levai. J'allai me contempler dans la psyché pour vérifier si mes traits n'avaient pas changé eux aussi. Me suis-je épluchée ! Mes cheveux étaient toujours blonds, ma peau ne s'était pas parcheminée ; pas de rides au coin des yeux ni des lèvres. J'avais des joues de jeune fille et une âme de vieille fille. Peu s'en fallut que je n'éclatasse en sanglots, car je ne suis pas si enfant que je ne sache que l'âme modèle le corps, que le corps court derrière l'âme, qu'il se dépêche de lui ressembler. Avec la nouvelle âme que j'avais, qui s'était façonnée pendant la nuit, et que je détestais, je le garantis, que serait mon pauvre corps dans six mois ? Chose inconcevable dans les mœurs et l'éducation d'une demoiselle, je fis glisser ma chemise de nuit. Je m'examinai avec angoisse, comme on s'emplît les yeux d'une personne chère qui va s'embarquer pour l'Australie, et qu'on pressent qu'on ne reverra plus dans ce monde. L'éventail de Mrs Forrester s'ouvrait et se fermait toujours dans ma tête. J'en voyais étrangement les détails. C'est un éventail de nacre ouvragée comme de la dentelle, qui représente un bel homme à moustaches et à impériale, botté, coiffé d'un bicorne, monté sur un cheval fringant, et trottant à la portière d'une victoria dans laquelle se prélassait une jolie dame en falbalas sous une ombrelle. La dame sourit avec

langueur. Je n'ai jamais osé demander à Mrs Forrester s'il s'agissait du défunt empereur des Français, Napoléon III, et si la dame à l'ombrelle était elle, mais la ressemblance laisse peu de doute. Cette scène a été peinte à la gouache tout exprès pour Mrs Forrester par M. Eugène Lamy, artiste renommé, qu'elle a connu du temps qu'elle habitait Paris. Soudain j'eus la clé de mon obsession : l'éventail symbolisait ma vie. Ma vie était un éventail ouvert, c'est-à-dire que malgré ma piètre position dans le monde, malgré mon état subalterne, je me sentais assez de générosité pour devenir ce que je désirerais. Ces idées-là avaient toujours été dans mon cœur, et ce n'est pas mon auteur favori, Mrs Jane Austen, qui les avait chassées, au contraire ! Ma bible s'intitulait *Pride and Prejudice*. Je m'émerveillais que sous les traits d'Elisabeth on m'eût décrite soixante ans à l'avance. J'étais sûre que je rencontrerais mon Darcy et que grâce à mon orgueil je triompherais de ses préjugés de caste. Il y avait à Londres dix, vingt Darcy qui m'étaient destinés, qui se promenaient insoucieusement le matin à cheval dans Hyde Park sans se douter que leur fiancée, quoique vivant dans la plus noble maison de Brook Street, n'avait pas un penny de dot. L'éventail fermé signifiait que j'étais une sotte, comme il y en a tant, qui gâchent leur jeunesse à se faire des contes de fées et passent le reste de leur vie à manger du pain sec. Pas d'équipage, ma fille. Pas de domestiques, pas de château, pas de vie mondaine. Hélas ! pas d'amour ! Une jeune personne de ma condition, qui n'est ni de l'aristocratie ni du peuple, et qui en outre est obligée de travailler, ne peut mathématiquement pas le rencontrer, sauf sous une forme déshonorante. Devant la glace, les larmes me jaillirent positivement de désespoir et de dépit. Ces beaux cheveux blonds, ce teint frais d'Anglaise, ces grands yeux bleus, cet air de franchise et de douceur, ce joli petit corps ne seraient jamais qu'à moi, je n'aurais pas la joie d'offrir cela à quelqu'un. En même temps

je rougissais de mon impudeur et de mes pensées audacieuses. Fallait-il que je fusse malheureuse pour me donner de la sorte en spectacle à moi-même ! Ce n'était pas Mrs Austen qui avait dessiné mon portrait, mais un poète français qui, sans me connaître plus qu'elle, avait écrit ces vers que je me remémorais avec douleur :

Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres de l'oubli
Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

Un joyau, une fleur, les ténèbres de l'oubli : c'était tout moi. A part moi, qui le savait ? C'est vrai que la vie ressemble aux romans, mais pas aux romans vraisemblables. Elle ne se modèle que sur les romans fous, écrits par des hommes de génie. On ne sait pas cela quand on est jeune, parce qu'on est trop raisonnable. On croit Jane Austen les yeux fermés. Pas Balzac, pas Dickens, alors que c'est ceux-ci, justement, avec leurs énormités, qui dictent à la réalité ce qu'elle sera. Autre illusion de la jeunesse : la patience. Je pensais qu'il suffisait d'attendre trois cents pages, comme une héroïne de Jane Austen, et que je serais comblée à la fin. Or il faut passer par une féroce épreuve : renoncer à ce qu'on souhaitait. Mais renoncer de bonne foi. Renoncer radicalement. Renoncer à tout. Faire table rase. Ne voir en soi que des ruines. A vingt-sept ans, un matin, j'ai renoncé à tout. La mort dans l'âme, j'ai tiré un trait sur ma vie. J'ai accepté la tristesse, la médiocrité, et même la vieillesse. J'ai pris sérieusement mes dispositions pour ce destin-là. Deux jours plus tard, je n'avais pas Darcy, mais j'avais incommensurablement

mieux. Et cela ne ressemblait à rien de ce qui, pendant vingt-sept ans, avait été mes petits enchantements secrets.

Mrs Forrester, chez qui j'étais employée comme demoiselle de compagnie, ou gouvernante, était plus une amie qu'une patronne. Sinon je ne serais pas restée. J'aurais préféré être blanchisseuse, cousette, ouvrière, n'importe quoi, vivre dans un galetas de l'East End, gagner trois shillings à la journée en travaillant quatorze heures, m'habiller chez les revendeurs. Mais Mrs Forrester avait l'éducation délicieuse que les femmes de la bonne société avaient alors en Angleterre et j'ose dire que je ne lui étais pas inférieure sur ce point. Deux personnes très bien élevées, comme nous l'étions, peuvent vivre agréablement ensemble, même si elles ne s'aiment pas. La politesse tient lieu d'amitié. Dans notre cas, l'amitié s'ajoutait à la politesse. Ma seule infériorité est que j'étais obligée de travailler. En six ans, ma maîtresse ne me le fit pas sentir une fois. Elle était comme une mère, comme une tante qui a recueilli une nièce orpheline, et sûrement plus délicate qu'une tante.

Autre attrait de Mrs Forrester : elle était entourée de mystère. Non du mystère pour rien que fabriquent autour d'eux les gens médiocres, afin de se rendre intéressants. Elle était toute simple, toute transparente, elle ne faisait ni cachotteries ni mensonges. Mais sa vie faisait penser à un tableau de Rembrandt, où l'on n'aperçoit qu'un front, qu'un menton, qu'une main, qu'une dorure sur un vêtement, et où le reste est dans l'ombre. En 1888, elle avait soixante-cinq ans. On lui en eût donné quinze de moins, à cause de sa taille fine, de ses beaux sourires. J'étais toujours étonnée, quand je lui parlais de quelque personnage célèbre du dernier demi-siècle : elle l'avait connu, ou tout au moins rencontré, à croire que l'Europe entière avait défilé dans son salon. Au début, j'étais sceptique. Je prenais cela pour du snobisme ou pour une manie. Moi qui ne connaissais personne, je

n'imaginai pas que quelqu'un qui m'était si proche ait eu affaire à tant de beau monde. Je lui disais par malice : « Madame, invitez donc jeudi prochain M. Gladstone ou M. Pater, ou M. Ruskin, ou le général Gordon, ou le prince de Galles, ou M. Clemenceau, ou M. Degas, ou M. Whistler, ou M. Brahms, ou M. Verdi...

— Cela vous ferait-il vraiment plaisir ? » disait-elle.

Qui restait bouche bée, le jeudi suivant, ou le mois d'après, en contemplant lord Gladstone et M. Degas chez nous, une tasse de thé à la main ? La petite Mary avec qui ces grands hommes causaient comme avec une grande dame.

J'ai rencontré tant de personnes supérieures chez Mrs Forrester, s'adressant à moi comme si j'étais non seulement de leur monde, mais encore de leur famille d'esprit, que j'en avais la tête tournée. J'étais dans un état de griserie intellectuelle comme aucune jeune fille n'en a ressenti. Cela se changeait en vanité. Comment n'être pas vaniteux quand on a été croqué par M. Whistler ? Il me trouvait belle. Il aimait une ombre sur ma joue, une lumière dans mes yeux. Un après-midi, il me tint deux heures à poser, et me donna son dessin, qui ne me plut pas sur le moment, que je jugeai aussi peu ressemblant que possible, pour ne pas dire laid, et qui me paraît aujourd'hui une merveille de vérité et d'art. M. Whistler m'avait vue beaucoup mieux que je ne me voyais. Ou plutôt il m'avait vue dans ma vérité intérieure, tandis que je me voyais à travers mes rêveries. Aucune femme, je pense, pas même la Joconde, n'a vécu deux heures de pose pareilles. Ce jeudi-là, Mrs Forrester recevait une dizaine de ses amis les plus huppés : M. Meredith, M. Samuel Butler, le général Boulanger, M^{me} Réjane, la comédienne, une dame allemande au nom bizarre : Lou Andréas Salomé, qui n'arrêta pas de parler d'un philosophe ou d'un poète prénommé Frédéric, dont je n'osai pas demander le nom de famille pour ne pas avoir l'air d'une provinciale.

M. Whistler m'avait emmenée dans un coin du salon, près d'une fenêtre ; je n'entendais que des bribes de conversation et des rires. La conversation, ne risquant pas de blesser les oreilles d'une jeune fille, était assez libre et les rires très hauts. J'attrapai quand même un mot de M^{me} Réjane, qui enchantait particulièrement la compagnie. Selon elle, la définition de l'adultère était : « *The wrong man in the right place.* » J'ai encore dans l'oreille la voix si bien posée de M^{me} Réjane, qui avait un visage de joli chien, avec des yeux très mobiles, à l'affût de tout, et qui pouvaient refléter ce qu'elle voulait.

— Vous n'avez pas compris, j'espère, me dit M. Whistler.

Cette réflexion me fit rougir parce que je n'avais compris que quelque chose de comique et qu'elle suggérait un autre sens. Ma rougeur ne trompa pas M. Whistler, qui m'adressa un sourire mi-moqueur, mi-indulgent. De temps en temps, M. Wilde venait tourner autour de nous, ce qui agaçait M. Whistler, je le voyais bien. d'autant plus que M. Wilde avait une manière déconcertante de dire les choses. Il jetait un coup d'œil périodique sur le dessin et s'écriait que ce n'était pas moi, que c'était de moins en moins ressemblant, qu'avec un petit effort supplémentaire cela ne le serait plus du tout et qu'on atteindrait enfin au chef-d'œuvre.

— Vous êtes ennuyeux, Oscar, disait M. Whistler. Votre esprit me fatigue. Vous en avez trop pour devenir un grand écrivain. Quand on a tant d'esprit, on n'est jamais malheureux et on ne fait pas d'œuvre.

— Pessimiste ! répliqua M. Wilde avec ce rire bruyant et saccadé qui est le chic absolu en Angleterre. Pourquoi ne serais-je pas malheureux, s'il vous plaît ? J'ai toutes les raisons de l'être, et plus qu'un autre. Justement parce que j'ai de l'esprit, comme vous le remarquez aimablement. Un imbécile se tirerait beaucoup mieux de ce qui me guette. Les plaisanteries conduisent au baignoire. C'est très dangereux de plaisanter. Mieux vaut être un assassin. Comme j'ai horreur

du tragique, sauf en art, il est certain que j'aurai un destin tragique, et vous serez bien attrapé. Pardon, Mademoiselle, dit-il en se tournant vers moi. Les peintres sont très bêtes en général, sauf M. Whistler, ce qui m'a longtemps fait douter de son talent. Toutefois j'ai pensé à Delacroix, qui était très intelligent, à M. Degas qui l'est encore plus, et je l'ai acquitté. Mais enfin, malgré tout, il ne faut pas trop demander à un peintre. Celui-ci s'escrime naïvement à reproduire votre tête sur son papier. Dieu merci, plus il travaille, plus il s'éloigne de la nature. Si son dessin est beau, vous lui ressemblerez dans six mois. L'art n'imité pas la nature. C'est la nature qui copie l'art.

— Ah ! voilà votre vieille théorie ! s'écria M. Whistler. Elle est peut-être vraie, après tout. Mais vous ne devriez pas la crier sur les toits. Elle fait trop l'affaire des mauvais peintres.

Je me trouve bien présomptueuse, moi qui suis si peu, de rapporter en style direct des paroles d'hommes exceptionnels sous prétexte que j'étais entre eux deux quand ils les ont prononcées. La modestie eût été d'écrire : M. Wilde déclara que... M. Whistler répliqua que... Mon excuse est que le style direct est plus facile que l'indirect. J'ai sûrement affadi leurs propos (de toute façon je les aurais affadis), mais je jure que je ne les ai pas dénaturés. Du reste, comment ne pas affadir ? Comment rendre leurs visages exorbités par l'énergie qui sortait d'eux ? Comment rendre leurs voix suprêmement distinguées ? On ne trouve qu'en Angleterre ce mélange de maniérisme et de fureur. M. Whistler avait quelque chose de sec, de sarcastique qui n'empêchait pas la sympathie, mais qui l'arrêtait à une certaine limite. Cela me déconcertait. Cela n'allait pas avec l'idée que je me faisais d'un artiste, qui pour moi devait être un homme très fort, très au-dessus de nos petits sentiments, de nos petites précautions puisqu'il était capable de les peindre, une espèce d'ange qui nous accueillait

dans une âme grande ouverte, comme on accueille des amateurs dans un musée. L'âme de M. Whistler n'était pas grande ouverte. Entrebâillée seulement. Il ne vous laissait y jeter que de rares coups d'œil. Bref, quoiqu'il fût un admirable artiste, c'était un étranger, en qui je devinais des mouvements, des désirs, des secrets, des petitesse peut-être, comme dans un individu ordinaire, un marquis ou un employé, et qui ne voulait pas qu'on les surprît.

J'aurais amusé les amis de Mrs Forrester et Mrs Forrester elle-même si je leur avais dit que l'ange, à mes yeux, était M. Wilde. Ils ne voyaient en lui qu'un dandy un peu trop élégant pour être absolument de bon goût. Moi, cette élégance outrée m'attendrissait. Elle me paraissait une preuve supplémentaire d'énergie. M. Wilde était un enfant obscur de la petite bourgeoisie qui avait sauté dans de beaux habits, comme il avait sauté dans la poésie. Il était le contraire du Beau Brummell, qui frottait ses costumes au papier de verre pour leur donner l'air usé. Tout était neuf chez M. Wilde, tout était étincelant, les chaînes d'or, les épingles de cravate, les paradoxes, et jusqu'aux bizarres œilleux verts qu'il se piquait à la boutonnière. Il disait des mots qui étaient des éclairs et qui aveuglaient. Pour moi, ces éclairs me ravissaient. Ils ne me masquaient rien de lui. C'était des éclairs d'évidence, des fulgurations de sincérité. Même quand il mentait, son âme était si puissante, si visible, qu'il était encore véridique. Cette âme était extraordinairement bonne, extraordinairement généreuse et imprudente. Le premier venu pouvait la prendre. Du reste, par la suite, le premier venu l'a prise, et elle s'est donnée, sans rien retenir, comme se donnent les âmes des anges.

J'ai connu tout Londres chez Mrs Forrester, et mieux que tout Londres : j'ai connu toute l'Europe. J'y ai fait les plus brillantes relations qu'une jeune fille puisse désirer, et que j'ai conservées. Mais ce n'est que des relations Avec

M. Wilde, je me suis fait un ami, tout de suite, au premier regard, pour toujours. Il l'a senti de même. Ami est-il le mot propre ? Toute ma vie j'ai éprouvé plus que de l'amitié pour M. Wilde, et je jurerais que de son côté il en a été pareillement. J'ai su qu'il était de ces personnes si précieuses avec qui rien n'a d'importance, avec qui l'on n'est pas obligé de se surveiller. Un père, par exemple. Je ne dirai pas qu'il a remplacé mon père, d'abord parce que ce serait une bêtise, ensuite parce que personne ne saurait remplacer mon pauvre papa, et aussi parce qu'il était trop jeune pour tenir un tel rôle : néanmoins, avec lui, j'éprouvais une douceur, une sécurité de petite fille. Quoiqu'il fût un homme de génie, il me semblait que je savais tout de lui. J'étais sûre de ses sentiments, sûre de sa loyauté, sûre de sa protection. Il était, lui, tel que je m'imaginai un grand artiste : quelqu'un qui est énorme et gentil.

Pour en revenir à cette matinée de l'éventail, où je vis ma jeunesse finie, mon destin scellé, j'appris quand même une chose dans ma détresse : c'est qu'on n'avance pas en âge d'un mouvement égal et continu, ainsi que je le croyais. On reste longtemps sur place. Puis il y a une minute, une seconde d'accélération, et l'on s'aperçoit qu'on vient de vieillir de quinze ans. Ce qui était sans importance la veille se met à vous blesser. Pour moi c'était le titre de demoiselle de compagnie, qui jusque-là me pesait si peu, qui n'était qu'une étiquette, parce qu'il faut bien que chaque personne ait une étiquette. Demoiselle de compagnie, est-ce assez ridicule ? On est demoiselle de compagnie quand on n'est bonne à rien. Mrs Forrester, certes, ne me présentait jamais comme telle. Elle me mettait sur un pied d'égalité scrupuleuse avec ses visiteurs. Elle ne m'appelait que « ma chérie » ou « mon enfant » en français, « *my dear* » ou « *Mary dear* » en anglais, mais au fond, tout cela, que je feignais de prendre pour de l'affection, n'était qu'une forme très poussée de politesse. Pas

même : ce n'était que des habitudes de langage. Je le savais depuis longtemps.

Ce qui me vexait particulièrement est une rêverie que je faisais de temps à autre. Après les beaux jeudis de Mrs Forrester, quand j'avais babillé avec tel ou tel personnage célèbre qui m'avait regardée tendrement pendant deux heures et que je me retrouvais dans ma jolie chambre du deuxième étage, je me disais avec complaisance que j'étais, ma foi, une réplique anglaise de M^{lle} de Lespinasse, et Mrs Forrester, dans son genre, une réincarnation de M^{me} du Deffand. M^{lle} de Lespinasse, moi Mary Morstan, fille d'un petit capitaine de l'armée des Indes, était-ce assez bouffon ! Ne fût-ce que parce que les mœurs sont incomparablement plus raides à Londres au xix^e siècle qu'à Paris au xviii^e. Il était très improbable que je trouvasse un d'Alembert pour me visiter chaque jour en cachette et un M. de Guibert pour m'en amouracher. J'étais trop timide aussi pour voler ses amis à ma maîtresse comme la brillante Julie à la sienne. Je n'étais même pas digne, comme elle, de mourir d'amour. J'étais une personne insignifiante, pareille aux millions de personnes insignifiantes qui peuplent l'empire britannique. Il n'y avait pas de raison pour que ma condition changeât, car je n'avais pas en moi l'énergie ou l'imagination ou même la folie par laquelle on transforme son existence. Dans vingt ans, Mrs Forrester en aurait quatre-vingt-cinq. A moins qu'elle ne fût morte, après m'avoir couchée sur son testament pour une pension de deux cents livres. J'aurais quarante-huit ans, des cheveux gris, des manies.

L'agrément d'être anglaise et bien élevée est qu'on vous a appris qu'il est de mauvais ton de montrer ses bonheurs ou ses chagrins. Dès que l'on n'est plus seule, on les enfouit dans un tiroir, on ferme le tiroir, on les oublie. J'ose me flatter que Mrs Forrester, le matin de mon grand remue-ménage sentimental, me trouva telle que les autres jours.

Cela d'ailleurs me fit le plus grand bien. Il est moins dur d'être malheureux en Angleterre qu'ailleurs. Dès qu'on voit d'autres gens, on se compose un maintien, sans parler de cette merveilleuse habitude, tellement civilisée, qui consiste à parler avec optimisme et insipidité de la température. Eût-on touché le fond de l'horreur une heure plus tôt, et en revînt-on l'âme dévastée, tout s'efface. C'est comme si l'on sortait d'un cauchemar. Rien ne donne une plus forte impression de réalité que des personnes qui vous confient qu'il pleut, mais que bientôt il ne pleuvra plus. La vérité de la vie est là. Dans ces paroles inutiles, dans ce temps perdu à débiter des riens d'un air passionné. Vos peines sont des choses fugaces, de minuscules péripéties individuelles. L'éternité, c'est le soleil qui s'est caché, qui va revenir, le parapluie qu'on prendra ou qu'on ne prendra pas, les snow-boots, le breakfast, la nécrologie du *Times* où il y a presque toujours un mort amusant. Quelle leçon, celle que vous donnent les personnes qui vous entretiennent de cela dès le réveil ! C'est le sommet de la philosophie, ce qu'elle a jamais inventé de plus efficace pour calmer les angoisses de l'homme. Dans ce domaine, Mrs Forrester était parfaite. Elle ne disait jamais rien de sérieux avant quatre heures de l'après-midi. Si l'appellation de grande dame convient à quelqu'un, c'est bien à elle. Comme je l'espérais, sa vue me tira aussitôt de mes idées noires.

— Mon âme a son secret, ma vie a son mystère, dit-elle en français après un bon quart d'heure d'insignifiances.

Nous étions dans la salle à manger, en déshabillé, buvant notre thé, picorant un muffin. Tel était notre petit déjeuner. Mrs Forrester avait pris l'habitude, lorsqu'elle vivait à Paris, de manger peu le matin, goût qu'elle m'avait passé. Je ne pourrais plus absorber le monceau de nourriture que les Anglais appellent breakfast. Jenkins, le maître d'hôtel, nous contemplait avec tristesse. Le matin était pour lui un rude

moment. Il souffrait de ne pas avoir d'assiettes et de couverts à changer, de plats à tenir au chaud. Il aurait voulu nous gaver de saucisses, d'œufs brouillés, de côtelettes d'agneau, de rognons, de kippers, de porridge. Faute de quoi, il se tenait sombrement derrière Mrs Forrester, qui ne prenait même pas la sorte de thé qu'il aurait approuvée, c'est-à-dire un thé de Ceylan bien foncé, avec du lait. Elle préférait le thé de Chine appelé « Lapsang Souchong » qui est clair et parfumé, dans lequel elle ne mettait pas de lait, pas de citron, ni même de sucre. Le muffin était toute une histoire. C'est un gâteau de l'après-midi, comme chacun sait. Le consommer à neuf heures du matin était un sacrilège pour Jenkins, qui voyait la vieille Angleterre s'en aller en quenouille. La cuisinière faisait elle-même ces muffins incongrus, car nul boulanger à cent lieues à la ronde n'en eût vendu avant trois heures.

Pourquoi ces petites choses me font-elles tant plaisir à écrire ? J'ai eu six ans de bonheur à Brook Street. Ce n'est pas parce qu'aujourd'hui je suis heureuse comme une femme que j'oublierai mon bonheur de jeune fille, que je le renierai. Au contraire : ce bonheur-là a une teinte toute différente de celui de maintenant ; avec le recul, il me paraît très romanesque. C'est le bonheur de l'attente. Quand j'étais à Brook Street j'attendais quelque chose et je ne le savais pas. Je le devinais un peu seulement, sans y croire. J'attendais ma vie, qui pouvait très bien ne jamais venir. Pendant toutes ces années, j'ai pris mon petit déjeuner en tête à tête avec Mrs Forrester, dans sa belle salle à manger sur les murs de laquelle il y avait des dames anciennes de sir Peter Lely et d'autres plus récentes de Winterhalter. Je me rappelle non sans attendrissement les chaises Chippendale et la table Régence, aux pieds de laquelle je me suis tant cogné les genoux. Je suis encore éblouie par l'argenterie des vitrines. Ma main a gardé la caresse rêche des nappes et des serviettes

damassées, brodées d'un « F » gothique. Surtout je vois toujours la tête d'enterrement du pauvre Jenkins. En général, les domestiques adoptent les habitudes de leurs maîtres, et finissent par les imiter. Ce que fait le patron ne se discute pas plus que les phénomènes naturels. Rien de tel avec Jenkins. Mrs Forrester l'avait engagé en 1851. Il était donc à son service depuis trente-sept ans. Il l'avait accompagnée dans toutes ses résidences, y compris à Paris où il avait refusé d'apprendre le moindre mot de français. Pas une fois il n'avait approuvé ses manières. D'où une attitude constamment réprobatrice et bougonne, très seyante pour un vieux serviteur. Jusqu'à notre tenue qui le choquait. Un breakfast ne se prend pas en déshabillé. On doit être lavé, poudré, harnaché, prêt à courir le monde. Il exagérait les marques de respect, il faisait son service d'une façon royale, en guise de leçon. Avec Jenkins, tout avait l'air d'une cérémonie. Singulièrement la remise du courrier et du *Times*. Il les apportait à Mrs Forrester sur un petit plateau d'argent, sans oublier le coupe-papier pour ouvrir les enveloppes et déchirer la bande du journal. Il tendait le tout en se pliant en deux comme s'il eût été le valet de S. M. la reine Victoria, impératrice des Indes.

— Voici une lettre pour vous, *Mary dear*, dit Mrs Forrester. Serait-ce votre soupirant ?

— Un soupirant qui soupire depuis six ans n'est pas très pressé, répliquai-je. Mais oui, dis-je après avoir lu les cinq lignes du billet, c'est lui.

— Se déclare-t-il enfin ? demanda Mrs Forrester d'un ton si languissant, avec un sourire si vague, que je lui répondis qu'il serait bien temps d'en parler tout à l'heure, au café, après le lunch, si la chose l'intéressait le moins du monde.

— Tout ce qui vous concerne m'intéresse, ma chérie, dit-elle avec la même légèreté, qui ne signifiait pas du tout qu'elle était indifférente, mais c'était là son personnage

d'avant midi, son ton de la matinée. Un des charmes de Mrs Forrester, auquel j'étais très sensible, était justement qu'elle avait deux, trois, dix visages, selon les heures. A minuit, c'était un monstre d'activité, un volcan de drôleries, l'œil à tout. Jenkins, dans ces moments, se serait jeté au feu pour elle. Elle disait en français qu'elle était « du soir ». Mais je l'aimais bien aussi le matin, tout endormie dans ses dentelles, incapable de parler d'autre chose que des nuages et de la direction du vent. Après le breakfast, nous montions dans sa chambre. Elle se remettait au lit. Je lui faisais la lecture jusqu'à onze heures, ou davantage. C'est ainsi que mon français est devenu tout à fait bon. Je le parle sans trace d'accent anglais et, ce qui est plus difficile, sans imprimer nulle part d'accent tonique. Mrs Forrester, en effet, avait une prédilection pour la littérature française. Elle me faisait lire cinq livres français pour un livre anglais. Elle avait été grande amie de la princesse Mathilde, chez qui elle soupait constamment. Elle rencontrait là M. Mérimée, M. Flaubert, M. Théophile Gautier, M^{me} Sand, M. Carpeaux et vingt autres aussi célèbres dont les noms ne me reviennent pas à cette minute. A en croire un portrait d'elle par M. Henner, elle était ravissante, avec un teint nacré, des épaules veloutées, de grands yeux bleu sombre à l'expression ambiguë, des cheveux roux qui donnaient quelque chose de chaudement animal à cet ensemble angélique. Le tout rehaussé (j'entends : sur le tableau) de façon presque lascive par une fourrure de zibeline. Je crois que tous ces messieurs étaient un peu amoureux d'elle. Cent fois elle m'a dit que la vie s'était terminée pour elle en 1870, à la guerre franco-prussienne. Elle était restée à Paris pendant le siège et la Commune, sans trop savoir pourquoi. Par fidélité, par amour pour cette ville où elle avait été chez elle mieux que partout ailleurs. Surtout, je crois, par un esprit de devoir ou de compensation typiquement anglais. Elle pensait qu'ayant

profité de Paris lorsqu'il était triomphant, il était juste qu'elle partageât sa misère. Si elle avait fui au 4 septembre, comme tant de ses amis bonapartistes ou comme l'impératrice, elle aurait eu le sentiment d'être ingrate. Bien sûr, elle ne m'a rien dit de semblable : elle était trop « gentleman » pour cela. C'est moi qui le reconstitue, d'après le caractère que je lui connais après six ans d'intimité.

Quand elle était en train et qu'elle me racontait les fêtes, les salons, les conversations, les opérettes, les théâtres parisiens, je la comprenais si bien que peu s'en fallait que je ne me joignisse à ses regrets. Elle me convainquait que j'avais manqué quelque chose d'unique dans l'histoire de l'humanité : une certaine gaieté, une certaine splendeur qu'on ne retrouverait plus. Une certaine bêtise française aussi qui, avec le recul, me semblait très charmante et poétique. Quel pays adorable que la France sous le Second Empire ! Elle avait été trop heureuse. Elle avait retrouvé mystérieusement quelque chose du temps de Louis XV, qu'elle copiait dans ses meubles et dans son architecture. Toute l'Europe la détestait et regarda en ricanant les Prussiens de Bismarck la ravager. Toute l'Europe sauf M. Meredith, qui écrivit alors sa fameuse *Ode à la France*. Aussi M. Meredith était-il souvent invité. Il me semble que la France qu'il aimait n'était pas exactement la même que celle de Mrs Forrester, mais peu importe. Lui, ce n'était pas le souvenir des bals de Compiègne, de Mabilles, de *Froufrou*, des soirées de la princesse de Metternich, des comédies de Labiche, des uniformes des Cent-Gardes, qui lui brisait le cœur. Pourtant leur patriotisme français se ressemblait, au fond. Mrs Forrester me demandait de lui lire des poètes que M. Meredith affectionnait autant qu'elle : Charles Baudelaire par exemple, ou Alphonse de Lamartine, et même Victor Hugo, pour qui elle avait une vive antipathie, mais à qui elle avait un peu pardonné, à cause de *L'Année terrible*.

Elle n'était pas la seule qui fût atteinte de francomanie. Dans les années 80, à part quelques vieux squires de la gentry, sortis tout droit des romans de Fielding, à peu près toute la bonne société victorienne s'y adonnait aussi, sans pour cela avoir le moindre goût pour la France. C'était une élégance : cela se faisait. Un mot sur deux que disait Mrs Forrester était un mot français, quand ce n'était pas des pans entiers de sa conversation. Ce sabir bilingue était tout à fait agréé dans les salons de Belgravia et de Holland Park où on le parlait couramment. Commencer une phrase en anglais et la finir en français, ou vice versa, était une condition du grand chic. Autrement, on paraissait commun. Cela ne manquait pas de charme : l'anglais et le français sont des langues si différentes, si antinomiques dirais-je, que, lorsqu'on les entremêle, on a le sentiment de se dédoubler, d'avoir deux voix. On attrape ce genre avec une extrême facilité. A force d'entendre le ramage de Mrs Forrester et de ses amis, je l'ai complètement adopté. Mon anglais est rempli de gallicismes qui plaisent à la personne qui m'est la plus chère au monde. Cette personne, divinement indulgente, y voit de l'exotisme, quand ce n'est que de la futilité.

CHAPITRE II

*Tempête sur le Gloria Scott — Calcutta — Mort de ma mère —
Mon père vice-roi des Indes — Edimbourg — Séparation
déchirante — La pension Mc Lamuir*

La principale raison pourquoi Mrs Forrester m'engagea en 1882 est que je parlais déjà très bien français, étant allée plusieurs fois sur le continent, chose à quoi mon père tenait « comme à la prune de ses yeux », ainsi qu'on dit en France, et qui était presque une obsession pour lui. Je crois qu'il avait un grain de folie. Je ne mets pas là de blâme. Au contraire, les parents ayant un grain de folie plaisent beaucoup aux enfants, qui ont l'impression d'être plus âgés qu'eux, de prendre toutes les responsabilités, qui sont obligés d'avoir de la sagesse et de la prudence pour deux. Telle étais-je avec mon père. Cela avait commencé à la mort de ma mère. J'avais sept ans. Nous habitions Calcutta. Mainan était phtisique. Les médecins disaient que la chaleur indienne la guérirait peut-être ; ils avaient poussé à la roue tant et plus pour qu'elle rejoignît son mari là-bas, où il venait d'être nommé.

D'abord le voyage l'éreinta. Nous le fîmes, elle et moi, au plus mauvais moment de l'année, pendant les tempêtes de l'équinoxe. Ensuite le climat de l'Inde, à l'inverse de ce que l'on escomptait, accéléra sa maladie. Elle arriva à Calcutta épuisée. Pour nous accueillir, papa avait préparé une maison qui, dans ma mémoire, a des proportions fabuleuses. Elle était immense, somptueuse, pleine de bois ouvragés, de

colonnettes sculptées, de balcons intérieurs, de statues de pierre qui souriaient, de pieds d'éléphants naturalisés, montés en porte-parapluies, de mobilier bizarre incrusté de nacre. Tout ce luxe donnait sur une ruelle pavée de bouses de vaches. Il me semble que nous avons au moins vingt-cinq serviteurs hindous. On conçoit que les jeunes lieutenants fassent des pieds et des mains pour aller dans l'armée des Indes : ils y ont un train que n'ont pas les généraux dans la métropole. Deux Ghurkas attachés à ma personne s'occupaient de moi comme des femmes de chambre. Quand j'allais en promenade, ils marchaient à quatre pas derrière moi dans la rue, en roulant des yeux terribles.

Maman, en arrivant dans notre palais de Calcutta, n'eut que la force de se coucher. Trois mois après, elle était morte. Tantôt j'en étais soulagée, car une moribonde vous plonge dans un monde inhumain dont on a hâte de s'écarter, tantôt l'idée que je ne reverrais jamais plus ma mère me faisait éclater inopinément en sanglots. C'est dur, à sept ans, d'apprendre la vraie signification du mot « jamais ». De temps en temps mon chagrin me paraissait si lourd que je feignais qu'il était imaginaire. Je disais mentalement « Pouce ! » et je pensais à autre chose. J'y étais aidée par le spectacle de mon père, vulnérable comme toutes les grandes personnes, et qui, en outre, était, dans son genre, un forcené, se jetant avec frénésie dans le désespoir comme dans le plaisir. Ma peine avait quelque chose de raisonnable : je l'administrais, je la répartissais, tandis qu'il était sans défense contre la sienne. Cette constatation me tira de l'égoïsme des gens qui souffrent et se complaisent à savourer leur souffrance. J'avais à m'occuper de quelqu'un qui était plus faible que moi, donc plus malheureux. J'avais une petite âme de fer, moi, qui calculait, qui rusait, qui prévoyait : je savais qu'un jour je me consolerais. Il fallait conduire mon père par la main au bout de sa révolte puérile contre le destin. Nul

autre que moi n'en était capable. C'était mon devoir. Comment je l'ai fait, je ne me rappelle plus, mais je l'ai fait. A sept ans, j'ai remplacé maman. J'ai donné des ordres aux domestiques. J'ai remis la maison en marche. Papa aurait tout laissé aller à vau-l'eau.

Durant le voyage, au milieu des tempêtes, j'étais obsédée par l'idée du naufrage. J'étais sûre que c'était une chose inévitable, une chose fatale, qu'il était écrit qu'il y aurait un naufrage dans ma vie. Les enfants ont des prémonitions de ce genre, et qui ne les trompent pas. Car je l'ai eu, mon naufrage, mais après avoir touché terre. On m'aurait bien étonnée si l'on m'avait dit que ce serait moi qui serais le capitaine du navire, qui l'empêcherais d'aller par le fond.

J'attendais papa le soir, quand il rentrait du régiment. Il était ivre une fois sur deux. Il me voyait debout, en chemise de nuit, toute blanche comme un petit fantôme dans le hall. Il fondait en larmes. Je savais exactement ce que signifiaient ces larmes : c'était des larmes de soulagement. Sa peine qui l'avait étouffé toute la journée se changeait en attendrissement, gratitude, remords de me laisser porter tout le poids de notre vie. Tout cela a duré huit mois. Puis papa est redevenu lui-même. Ce qui était changé, c'était nos rapports. Durant ces huit mois, je m'étais mise à l'aimer comme jamais je ne l'avais aimé, et lui aussi, réciproquement. Nous avions découvert chacun un être inattendu dans l'autre : moi un petit garçon, lui une femme, une mère. D'ailleurs, je lui parlais comme une mère parle à son fils. Cela me venait tout seul. Je m'entendais parler ainsi, c'est-à-dire avec douceur, avec autorité, avec bon sens, et ce ton, cette voix sortant de moi me remplissaient d'étonnement. Ils étaient naturels. Je ne jouais pas à la maman. J'étais une vraie maman. Quant à lui, il était docile, il obéissait, il me regardait avec des yeux enfantins, où je lisais l'incertitude, la confiance, la bonne volonté.

<i>Pourquoi Small n'était pas déjà mort – Sir Rufus Levy s'écroule sur les marches du Stock Exchange – Les ravages du croup</i>	251
CHAPITRE VI. — <i>Le petit Marcel est-il un génie ? – Le palais Morathy à deux pas de la Hofburg – Il cite Verlaine ! – Arthur Gordon Doyle – Présentation de John à tante Maggy – Fin de mes mémoires</i>	266

*Achevé d'imprimer en décembre 1980
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Pour recevoir régulièrement, sans aucun engagement de votre part, l'Actualité Littéraire Flammarion, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à :

Flammarion, Service ALF, 26, rue Racine, 75278 PARIS Cedex 06.

Pour le CANADA à :

Flammarion Ltée, 163 Est, rue Saint-Paul, Montréal PQ H2Y 1G8

Vous y trouverez présentées toutes les nouveautés mises en vente chez votre libraire : romans, essais, sciences humaines, documents, mémoires, biographies, aventures vécues, livres d'art, livres pour la jeunesse, ouvrages d'utilité pratique...

— N° d'édit. 9380. — N° d'imp. 2852. —

Dépôt légal : 4^e trimestre 1980.

Imprimé en France